

ROBERT LEVESQUE

EN GRÈCE AVEC GIDE

LES TRIBULATIONS D'UN RÉCIT DE VOYAGE

par

Pierre MASSON

L'année 1938 est, pour Gide, marquée par la pire des ruptures : la mort de Madeleine, qui le prive de son principal point d'ancrage et le laisse flottant au milieu d'une des périodes les plus troublées de l'Histoire. C'est en partie pour occuper ce vide et conjurer cette angoisse qu'il se réfugie, une fois de plus, dans le voyage. Mais plus que jamais, il a besoin, pour se sentir encore vivre, de la présence stimulante d'un compagnon. En Égypte, où il compte se rendre d'abord, il doit séjourner seul, et c'est peut-être pour cela qu'au moment de s'embarquer pour Alexandrie, ses regards se portent déjà vers la Grèce, où il sait que l'attend Robert Levesque :

Marseille, 26 janvier [1939].

Depuis longtemps, je n'ai plus voyagé seul. J'avais besoin d'un compagnon plus jeune, d'un entraîneur ; j'épousais sa joie. [...]

Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce, au moment des vacances de Pâques. Rien ne me rappelle à Paris avant mai. Me voici libre comme je ne l'avais jamais été ; libre effroyablement, vais-je savoir encore « tenter de vivre » ?...!

À cette date, Robert Levesque est depuis une dizaine d'années un familier de Gide, à la fois disciple et complice, et depuis l'été 1938, il est professeur dans l'île de Spetsai. Dans ses lettres à Gide, il raconte avec enthousiasme sa vie en Grèce, ses séjours à Athènes, ses projets d'excursions. À quel moment Gide décide-t-il d'aller le retrouver ? L'idée semble déjà dans l'air lorsque, le 4 décembre 1938, Robert Levesque lui écrit :

C'est, je crois, au printemps, vers Pâques où j'aurai des vacances, que vous feriez bien de venir en Grèce. Il y a certaines excursions que je ferai à ce moment, auxquelles je pense tous les jours, et qui seraient très belles avec vous.

À quoi Gide répond, le 7 :

Je voudrais partir pour n'importe où, à seule fin de pouvoir travailler en paix. [...] Sera-ce au Maroc ou en Italie [...] ? Je ne sais encore... Pour la Grèce, je pense que tu as raison et qu'il vaut mieux attendre le printemps. Mais déjà j'y pense et me réjouis d'avance.

Le printemps 1940 arrive donc en Grèce, et Gide avec lui. Il accomplit alors, en compagnie de Robert Levesque, un périple qu'il eût sans doute qualifié, comme jadis, et pour la frustration de ses lecteurs, « *d'irracontable profit* ». Mais son compagnon a depuis longtemps l'habitude de tenir son journal, en partie à l'intention de Gide qui en est le lecteur privilégié. Procédant souvent à de vastes retours en arrière plutôt qu'à une prise de notes quotidiennes, il laissait à sa mémoire le soin d'unifier les périodes importantes de sa vie dans une tonalité générale, moins soucieux d'établir une chronique que de faire une œuvre originale. Le 22 avril, alors qu'il a regagné Spetsai depuis une semaine, il écrit à Gide :

De retour dans l'île, prolongeant le bonheur du voyage, j'ai passé quelques jours à noter pour vous et moi la fin de nos aventures. Vous la verrez. Il me semble que nous n'avons jamais été plus unis et que ces pays, nouveaux pour nous deux, ranimaient de surprises notre vieille amitié.

Ainsi prend forme un des textes les plus gidiens qui soient, non seulement en raison de la personne qu'il évoque, mais encore de sa destinée qui ne l'a fait parvenir à nous que « de biais », message disparu et pourtant agissant sur son entourage comme une série d'échos.

L'été venu, Robert Levesque vient en France pour la période des vacances ; c'est au Mont-Dore, où Gide fait une cure, que les deux amis se retrouvent, avant de rallier Pontigny afin d'assister à la décade sur « le problème des étrangers en France ». Sur le déroulement de cette décade, nous bénéficions du long témoignage de Claude Mauriac, qui était alors un fervent admirateur de Gide, et qui, cet été-là, se lia d'amitié avec Robert Levesque, au fil de conversations et de promenades communes. Le 23 août, raconte-t-il, se produisit un incident qui remit en cause cette admiration, sorte de « scène capitale » dans les relations de Claude Mauriac avec Gide. Nous la citons dans sa version première :

Une scène décida de tout. Sans elle, je n'eus peut-être pas trouvé le sens de tant d'impondérables avertissements. [...] T. P... me lisait son journal. Comment me serais-je attendu à cette crudité ? Comment aurais-je imaginé [...] cette passion-là qui lui faisait poursuivre les jeunes bergers ? Nus, ils connaissaient sur une colline proche d'Athènes les délices de l'amour. De l'amour grec, c'est le cas de le dire. Peu après, arriva Gide lui-même, avec sa démarche méfiante et son air curieux. Que de manières avant qu'il se décide à rester pour la nouvelle lecture annoncée par T. P... : la partie de leur voyage de Pâques dont il ne lui a pas encore fait connaître la relation. [...]

Inoubliable séance. Gide écoute, les doigts de sa main droite enfoncés dans la joue, les yeux mi-clos. La voix sourde de T. n'hésite devant aucune hardiesse. Il n'est question que des enfants qu'ils cherchent, l'un et l'autre, et qu'ils trouvent. En cette semaine sainte, ils n'hésitent pas à aller dans les églises pour les dénicher. [...] Par exemple : « Gide, pour retrouver l'enfant, feint d'avoir soif. Nous entrons... » Ou bien : « Il prend l'enfant et l'offre à Gide. » Gide n'est pas gêné, ni T. Je cache ma stupeur. [...] Il y a des scènes très belles. Ainsi celle où l'on voit l'enfant grec baiser la main de Gide.²

T. P..., c'est évidemment Robert Levesque, à qui Claude Mauriac a rendu son identité dans une récente réédition de son récit. La scène du 23 août, sur le coup, ne semblait pas l'avoir si fortement ému ; il avait seulement noté :

Dans la grande salle du chapitre, tandis qu'il pleut, passionnante lecture de son journal par T. P... en présence de Gide (leur voyage en Grèce). J'y reviendrai, si le temps...³

De fait, il y revint six jours plus tard, à Malagar, et le ton changea sensiblement...

Gide quitte Pontigny le 3 septembre, Robert Levesque un peu après, rejoignant Paris, puis la Grèce où le renvoie le quai d'Orsay. C'est de Spetsai qu'il recopie son récit, comme il l'annonce à Gide quelques mois plus tard :

Je vais passer quelques soirées à vous recopier notre voyage en Grèce. Ce ne sera pas inédit, puisque vous l'avez fait comme moi — et entendu déjà... mais si cela peut vous faire passer une heure heureuse, je serai bien récompensé. Dans quelques jours, vous recevrez ces pages.

Et le 2 mars :

J'ai la main un peu fatiguée d'avoir copié ce petit itinéraire — mais ainsi je revivais de beaux jours et pensais à vous tout le temps.

Gide va bien recevoir ce récit, car il écrit le 11 mars à Claude Mauriac :

Seule, une longue lettre de T. P. vient de m'apporter une bouffée de joie. Il a copié pour moi le long récit de notre voyage en Grèce, l'an passé. Connaîtrai-je jamais plus pareil état d'insouciance ?⁴

La guerre va rendre les échanges difficiles. En avril 1941, l'Allemagne attaque la Grèce. À Spetsai, irrité par la passivité des insulaires, Robert Levesque se joint à un groupe d'Anglais décidés à rallier la Grèce en caïque. Après une navigation pénible, ils sont victimes d'une trahison qui les livre aux Allemands. Ses effets lui sont volés, il doit abandonner sur le caïque ses valises qui contenaient son

journal de juin 1938 à avril 1941, ainsi que des lettres de Gide. Lui et ses compagnons sont ramenés à Athènes et emprisonnés dans une caserne au pied de l'Hymette. Il en sera libéré au mois de juin, presque par hasard. Une nouvelle vie commence alors pour lui, consacrée à la traduction et à la propagation de la littérature grecque moderne. Mais trois ans de sa vie sont comme effacés, livrés probablement aux poissons de la mer Égée, et avec eux le récit de son voyage en Grèce avec Gide.

De ce récit, il n'est donc plus fait mention, jusqu'à ce qu'en 1951, dans sa participation à l'*Hommage de La NRF* à Gide, Robert Levesque évoque en quelques lignes l'épisode du berger baisant la main de l'écrivain. Peu après, Claude Mauriac fait paraître le livre où figure le témoignage déjà cité. Au Maroc où il enseigne, Robert Levesque prend connaissance de ce livre, et réagit dans son journal :

Mauriac, malgré le pseudonyme dont il me couvre, est nettement indiscret. [...] Ce journal, que j'ai perdu avec tous mes papiers, en mer, en 41, Mauriac en fut bouleversé, au point de se représenter des scènes nues — qui certainement n'existent jamais. [...] Je me demande si ce n'est pas le puritanisme de Mauriac qui a jeté sur tout mon récit cet aspect scandaleux. Non, nous n'allions pas dans les églises chercher des garçons. Mais quoi de moins recueilli que les offices grecs ? Ainsi, en effet, durant l'interminable cérémonie de l'Épitaphe à Tripolis, nous amusâmes-nous à regarder un groupe d'enfants émoussillés, se lutinant à deux pas de nous. [...] Et il est vrai qu'à un moment donné, l'un d'eux, un peu plus âgé, en saisit un et le poussa vers Gide, en riant, comme pour l'offrir. Tout cela demeura sur le plan du jeu — et, si j'ose dire, ne sortit pas de l'église. Il est facile de rendre la chose sacrilège, un coup de pouce y suffit. [...] Mais je me souviens très exactement que moi-même, durant ce voyage, je n'eus pas la moindre aventure [...]. Quant à Gide, revenant d'Égypte, les jeunes Grecs lui paraissaient fort laids...

À la mort de Gide, Robert Levesque demanda à rentrer en possession de ses lettres. Et c'est de leur paquet qu'a récemment ressurgi le récit qu'on va lire, et qu'on aurait pu croire englouti à jamais.⁵

NOTES

1. GIDE, *Journal 1889-1939*, Pléiade, p. 1331.
2. Claude MAURIAC, *Conversations avec André Gide*, Albin Michel, 1951, pp. 229-31.
3. *Ibid.*, p. 226.
4. *Ibid.*, p. 231.
5. Les lettres inédites de Gide et de Robert Levesque citées ici font partie de leur vaste correspondance (250 lettres environ) qui sera publiée prochainement grâce à l'obligeante coopération de Mme Catherine Gide et de la famille de Robert Levesque. Cette dernière est également propriétaire des carnets qui constituent le *Journal* de Robert Levesque, dont le BAAG a déjà publié (et publiera encore) d'importants extraits.

EN GRÈCE, AVEC GIDE

Journal inédit

par

Robert LEVESQUE

Avril 1939.

Dépêche de Gide. Il est à Athènes. Je prends le premier bateau, le soir. Tempête. Je me couche dans ma cabine. Quelle impatience ! Portée à ce point, c'est presque une douleur. J'étais tendu, conscient de chaque instant, incapable de m'assoupir. Mon compagnon, un archéologue allemand, me confie que ce qu'il aime surtout dans le Parthénon, c'est l'intérieur *parce qu'il n'existe plus*.

Traversée matinale de l'Argolide. Bientôt ce fut la mer. Mon impatience enfin se tempérait. Près d'atteindre mon but, j'en savourais l'attente. Je fus dans Athènes à 11 heures et presque aussitôt à l'Acropole Palace où Gide était descendu. Le portier me dit : « Monsieur vient de sortir. Il reviendra dans dix minutes. » Je n'en crus rien. Il n'est pas coutume chez Gide de prendre de tels engagements. Je pris mon parti d'attendre en regardant passer la jeunesse. Tout me semblait exquis ; j'arrivais de mon île sauvage, plein d'illusion. Mais, au fond, un seul passant m'importait. Je scrutais l'horizon. Une demi-heure avait passé. « Ah ! me dit le portier, je n'avais pas compris le nom tout à l'heure. Ce monsieur est sorti de bon matin sans rien dire. » Le plus sage était de garder l'hôtel à vue, et d'attendre la chance. Elle ne tarda guère. Je vis arriver Gide, vêtu de clair, encombré d'un manteau, de papiers, de livres, marchant en se butant à toutes les curiosités. Je passai derrière lui

pour lui faire une surprise... Je n'eus pas le cœur d'attendre plus d'une minute.

«Ah ! te voilà. J'ai essayé en vain de téléphoner dans l'île. J'ai passé hier une journée triste, il pleuvait à verse. J'ai demandé ce matin où je pouvais voir des choses curieuses. On m'a dit de descendre à la fête au Phalère, d'où je suis allé au Pirée voir l'arrivée d'un bateau d'émigrants. Mon intention était de ne pas rentrer à l'hôtel avant ce soir ; c'est par hasard que j'y passe. La chance est avec nous...»

...L'hôtel de construction moderne, mais toute destinée à l'effet, est abominable. Il s'y passe un charivari incessant. Gide me tend une lettre qu'il m'avait écrite la veille par ennui tandis qu'à sa fenêtre il regardait les petits phalangistes obligés de défiler au pas, soudain dispersés par une averse horrible. J'entrevois qu'il revient émerveillé d'Égypte. «J'ai tenu là-bas, me dit-il, m'y astreignant chaque jour, un carnet. J'ai peur que ce ne soit embêtant. Cela fait 5 à 7. C'est la première fois que j'aie écrit par le menu mes journées... Le soleil brille. Que faire ? J'ai besoin d'un entraîneur. Là-bas, c'était la première fois depuis longtemps que je voyageais seul — je me sentis une épave, n'ayant envie de rien. Seul, je me sens d'une totale incuriosité. Mais au contraire, te retrouvant, j'ai toutes sortes de désirs...»

Au Musée, qu'il semble connaître par cœur, Gide cherche en vain les statuettes crétoises en crinoline qui l'avaient frappé jadis, et qui ont sans doute regagné Candie... Jusqu'à présent, Gide a pris à Athènes des repas épouvantables ; j'indique un restaurant, puis nous montons à l'Acropole. À peine aux Propylées, Gide s'écrie : «Devant cela l'Égypte n'existe pas ! Tout là-bas est inanimé. Quelle émotion, ici ; dans ces colonnes, quelle vie ! Peut-être l'y mettons-nous par complaisance ? Mais non, on les sent tressaillir et parler ; elles sont baignées d'humanité.» Par malheur, l'exquis petit musée est fermé le dimanche. Nombre d'Athéniens se promènent dans les ruines, et nous y rencontrons des enfants. Jusqu'à présent Gide trouve les Grecs — en regard des Égyptiens qui l'ont émerveillé — assez laids. Mais je lui dis que son avis pourra changer. Il changea. Nous retournons vers Athènes par la Placca, ce quartier populaire et byzantin, fleuri, aux maisons peintes, aux détours imprévus, et rencontrons la Petite Métropole si

charmante avec ses coupoles et ses murs de briques dont Gide avait gardé un présent souvenir. Nous décidons de rester cette nuit dans le bruyant hôtel et de partir le lendemain pour Delphes. Pendant que Gide se repose, je téléphone à Théo, qui par bonheur est chez lui. Bientôt il accourt. La soirée fut exquise. Tout le monde est à l'aise. Théo vraiment très savoureux. À son entrée, Gide lui demande : «Alors, vous êtes fixé à Athènes ? — J'y suis plutôt cloué, dit-il, par le mauvais temps qu'il a fait.» Nous sortons dans la nuit, très gaîment, attendant l'heure décente de dîner. La taverne où nous entrons enfin est déjà pleine. Le tapage y est grand. On nous place dans une encoignure. Gide vient justement de recevoir une lettre de Becker, ami de Théo, annonçant qu'il plaque la religion et découvre la vie ; à cette occasion, il voudrait offrir un livre à la NRF... Des musiciens et des chanteurs agrémentent le repas. Théo leur demande pour nous un ancien chant du Péloponèse accompagné de sifflets qui nous paraît poignant. Nous tentons de rôder — la présence de Théo est capiteuse, — mais il est tard déjà... Toute la nuit on dansa dans l'hôtel ; bal de charité. La farandole finale se fit à 4 heures à grands cris, puis on roula pendant deux heures des fauteuils...

Nous arrivons rapidement au car de Delphes dans un faubourg d'Athènes ; la veille, nous avons fait des provisions, craignant de n'avoir pas le temps du breakfast. Mais le car de 7 heures est déjà au complet. Nous prendrons celui de 8. Entrons dans un petit café tenu par un Grec d'Égypte plein de noblesse et d'urbanité. Il nous fait une sorte d'infusion que nous prenons avec nos biscuits. L'attente ne fut morne aucunement ; des enfants passent se rendant à l'école, et des apprentis. Bientôt, pour charmer l'attente, nous entrons en relation avec quelques petits rôdeurs. L'un d'eux, à l'air d'enfant abandonné, boudeur, sauvage et soudain souriant, nous paraît merveilleux. Gide, comme toutes les fois qu'il s'agit d'un départ, si petit soit-il, est plein d'allégresse. La composition du car est sans intérêt, si ce n'est deux Américaines avec qui nous partagerons biscuits et chocolat. (Gide les avait prises d'abord pour des Anglaises et il a honte de son erreur.) Que dire de la route ? Elle dura plus de 6 heures. Nous traversons Éleusis aujourd'hui couverte d'usines, puis Mégare. Ensuite c'est Érythrée, pays de la Sibylle, puis Thèbes. Nous passons de l'Attique, toute cultivée, aux côteaux modérés,

à la Béotie, plus âpre. Voici le Cithéron, et plus loin l'Hélicon. À chaque instant, nous rencontrons des souvenirs antiques et Gide cite des vers. Nous passons en revue Ronsard. Après Livadia où nous mettons pied à terre, la route devient sublime. (Thèbes à peine entrevue m'a paru un charmant bourg agricole rempli ce matin de jeunes paysans. Quant à Livadia, agrippée aux rochers, je ne la trouvai pas sans grâce.) Comment parler de cette route qui monte vers le Parnasse que nous avons la chance de voir resplendissant de neige, massif et dentelé au milieu de sa chaîne déserte ? Gide à bon droit pensait que ces monts habités par les dieux devaient être jadis bien plus boisés et la vallée plus irriguée. Mais si l'aspect de la terre a changé, les dieux n'ont pas péri ; l'aspect inaccessible, profondément farouche de la montagne force le respect, la piété. Celui qui ignorerait tout du passé n'en serait pas moins, je crois, pénétré d'émotion en voyant s'approcher ces monts terribles... Mais il nous faut contourner la montagne : nous traversons le village d'Arachova où les chauffeurs s'arrêtent pour manger. Notre hâte est grande d'arriver chez Apollon. La dernière partie de la route, couverte d'éboulis, montre qu'ici la terre tourmentée de vapeurs n'a pas fini de trembler. Nous passons devant Castalie et les ruines avant d'arriver au village où nous sommes en descendant curieusement dévisagés par l'oisive jeunesse. Il est plus de 3 heures. Nous courons nous restaurer à l'Hôtel de l'Apollon Pythien (mais le repas que nous bâclons nous pèsera). Quelle différence avec l'Acropole Palace : ici tout est d'un confortable simple ; rien d'inutile, rien de laid. Nous montons bientôt faire une indispensable sieste. Gide levé avant moi descend sur la route montrer ses jeux aux enfants. J'admire du balcon la vue étonnante et sauvage : À gauche, la montagne domine Delphes, ravinée par la gorge de Castalie. Les rochers des Phédriades font une borne à l'étroite vallée qui, passé ces roches, s'ouvre sur des collines vertes et rousses se succédant en gradins. Sous nos pieds des chemins en lacets bordés d'oliviers gagnent l'autre versant, moins abrupt, sillonné de chemins muletiers. Là-bas, parmi les oliviers antiques et touffus se distingue Itéa que baigne un golfe sinueux et brillant. On dirait d'un lac reposant au pied de Delphes, humanisant soudain l'aspect horrible des montagnes... Je descendis, seul, la nuit tombante, à Castalie, mais ne me risquai point

de boire à la source par crainte de la vase. Après le dîner, nous fûmes sur la route descendante. C'est, nous parut-il, la promenade habituelle de la jeunesse... mais elle n'y vient pas sans but. Tous les garçons, d'abord, y vont par deux, et la plupart l'air sinistre. Quand parfois on en voit d'aspect plus jeune et l'air assez doux, bientôt il en surgit d'adroitement cachés dans les détours des sols. Les soirées de Delphes (en cette saison, au moins) nous ont paru des parties de brigandage — ce qui renforcera Gide dans son peu de goût pour les gens des montagnes.

Le lendemain matin radieux nous permit d'aller lentement sous le soleil aux ruines. Nous entrons d'abord au Musée tout envahi d'ouvriers, car on termine d'installer le bâtiment frais construit. Nous pataugeons dans le plâtre et le ciment. Les bas-reliefs tirés des Trésors nous étonnent, — ces scènes, toutes doriennes, de combat sont pleines de vigueur, de noblesse. Mais ce qui nous touche le plus, ce sont quelques statues d'athlètes dont l'une, l'Agias, reste à peu près intacte. Ici nulle afféterie, mais toute la rigueur virile dans une chair émue. Voici enfin l'Aurige. C'est donc là ce qui reste de tout un attelage et de tous les bronzes qui peuplaient le sanctuaire. Un chef-d'œuvre sans doute, mais c'est le pur hasard qui l'a conservé dans la terre, et sa beauté extrême témoigne seule d'un art divin... Nous montons dans les ruines derrière le Musée. L'emplacement des différents Trésors est marqué. Celui des Athéniens demeure avec ses deux colonnes doriques. Sur une terrasse, dominant le site, se dressait le sanctuaire du dieu dont on voit seulement naître les colonnes ; c'est là que se cachait l'oracle. Appuyé à la montagne, à deux pas du temple, s'ouvre le théâtre, petit comme les temples l'étaient. Le temple grec, ce n'était pas la foule, mais une élite. Des vols de papillons tournoient sur les ruines et quelques fleurs de montagne paraissent. Nous descendons jusqu'à la source Castalie où, creusé dans le roc, se voit encore le bassin où l'on se purifiait avant de consulter l'oracle ; par un petit couloir glissant, nous cramponnant aux parois, nous allons boire par trois fois dans le creux de la main. Nous descendons vers le Gymnase qui est en contrebas de la route, et au temple de Marmaria, le plus ancien, dont l'École française vient d'heureusement relever les ruines. Mais ce qui nous touche par-dessus tout, ce sont quelques massives et tragiques colonnes devenues roses

comme la terre qui en 1905 s'est éboulée sur elles. Assez peu dégrossies, leur masse est toute animée d'un grand souffle. Nous remontons lentement vers l'hôtel, évoquant l'histoire d'Apollon, le remerciant du soleil qui nous colora Delphes toute la matinée.

... Nous déjeunions, quand entrent dans la salle quelques Français. Je comprends que l'un d'eux est Georges Grappe, conservateur du Musée Rodin, venu précisément d'Athènes faire deux conférences. (Gide, voici trente ou quarante ans, écrivit une note sur le premier livre de Grappe.) Nous n'attendons pas qu'ils aient fini et montons dormir. C'est seulement plus tard, dans les ruines, que Gide ira serrer la main de Grappe. Cela ne se fit pas sans peine. Grappe occupé par ses amis (des musiciens) ne fit aucune avance ; il ne pouvait savoir quel serait l'accueil de Gide, et que précisément celui-ci voulait le saluer. Il nous tournait le dos, s'écartait. Gide faisait des détours désespérés, et non sans s'amuser, d'ailleurs (mais il ne voulait pas passer pour fier). Enfin les voici en présence ; aussitôt les amis s'écartent. Grappe cligne des yeux, prenant un peu de temps pour reconnaître Gide, puis pousse des exclamations. La conversation est cordiale, au pied du théâtre, à l'abri des rochers âpres et gris. (Le matin, j'ai eu la joie de voir un aigle tournoyer là-haut...) Grappe est un conférencier mondain, m'a-t-il paru, faisant une carrière confortable. De la culture, comme il en faut pour briller, mais du moins se connaît-il en statues. Nous le retrouvons avec D., l'architecte de l'École française, discutant de la place qu'il convient de donner aux athlètes. En ce moment, appuyé contre une colonne blanche, l'Agias leur paraît un peu sacrifié. Parmi les ouvriers est assis sur les dalles un délicieux enfant brun qui tape bravement le sol entre ses jambes poudreuses. D. projette en ce moment de relever quelques colonnes du temple d'Apollon, ce qui (au moins de loin) sera d'un grand effet. Après le thé, nous rencontrons, sortant d'un caniveau où ils s'étaient cachés, tout un groupe de bambins à qui nous faisons tirer au sort bonbons et piécettes. Le plus petit, qui n'a rien eu, se met à sangloter. Désireux de prendre un peu d'exercice, nous descendons à la nuit tombante la route d'Amphissa. Nous sommes seuls. Tant mieux. Bientôt voici deux jeunes garçons : la nouvelle est bonne si l'escorte s'en tient là ! Déjà ils nous demandent des cigarettes... Mais voici que

débouche un véritable régiment ; tout le pays marchant à l'assaut. Le charme est rompu ; nous rebroussons chemin. Un peu refroidie, la bande n'ose nous suivre et, par le haut de la ville, nous lui échappons. Nous avons la bonne idée de frapper à la maison où tout à l'heure le petit pleurait si fort. La mère nous accueille près du foyer avec ses trois enfants. Distribution de chocolat. De nouveau dans la rue sombre, et seuls. Voici une nouvelle fois les deux garçons. Nul ne nous a vus. Le mieux serait de les garder avec nous. Mais malgré notre insistance, il faut que l'un s'écarte pour aller chercher des cigarettes ; il en profite pour donner l'alarme, car, un peu plus tard, descendant avec eux la route de Castalie, nous voyons fondre soudain du haut des rochers la troupe énorme des bandits. Delphes alors se désenchantent ; nous ne garderons que le souvenir de sa sauvage grandeur sans aucune tendresse pour les Béotiens qui l'habitent. Mais déjà l'espoir de partir le lendemain de bonne heure pour d'autres aventures nous soulève...

Nous nous levons au petit jour, à quatre heures. Gide est réveillé avant moi et m'appelle ; il me traite en riant de tortionnaire, m'imputant ce départ trop matinal. Nous partons si tôt pour attraper à Athènes l'automotrice de nuit qui nous mettra le soir à Olympie. Avant de quitter l'hôtel, Gide est horrifié de voir sur le registre d'obscènes plaisanteries écrites en français ; il les rature soigneusement, non sans les avoir notées, indigné, dans son carnet ¹ Nous descendons en car jusqu'à Livadia, assistant ainsi au lever du jour. C'est l'Orient-Express que nous prenons pour aller jusqu'à Athènes ; on y ajoute à la frontière une voiture de troisième et il devient ainsi train omnibus, ramassant tous les paysans et leurs paniers. Nous prenons le breakfast au wagon-restaurant et sommes à 10 h à Athènes... Le trajet en autorail fut bien long, et jusqu'à Patras, la voiture très encombrée. Cette journée de route, commencée si tôt, fut fatigante. Heureusement nous avions quelques provisions de bouche. Je coupais le voyage en lisant les carnets que Gide a rapportés d'Égypte ; je sentis aussitôt qu'ils resteraient dans ma mémoire. Il fait nuit depuis longtemps quand nous arrivons à Olympie ; une auto nous conduit à l'hôtel au bout du village, au sommet d'un

1. Après enquête de Théo Léger, ces plaisanteries avaient des Grecs pour auteurs. [Note de R. L.]

monticule. L'impression d'arrivée, l'accueil sont excellents. Ce premier soir, rompus de fatigue, nous nous couchons aussitôt le repas, espérant découvrir le lendemain un paysage admirable qui se devine dans la nuit. Courir au balcon, le matin, fut une victoire. Là-bas coule l'Alphée vêtu de sable et d'argent, et devant nous, au milieu des collines couvertes de pins légers, s'ouvrent les ruines demi-masquées par la verdure.

Nous descendons, traversant le pont de ciment sur le Kladaios (affluent de l'Alphée) jusqu'aux fouilles. Des ouvriers travaillent au soleil du matin. Déjà nous apparaissent les colonnes du temple d'Héra sous l'ombre tremblante des pins. Les basses ramures enveloppent tendrement les ruines qui sous ce manteau vivent en secret. Trapues et basses, deux colonnes doriques aux larges chapiteaux ; près d'elles, d'autres encore plus basses, disparates peut-être ; à l'entour, sur le sol, des fragments et les socles des statues innombrables qui ornaient tout autour le sanctuaire. Gide se promenant dans les ruines assurait qu'il n'avait vu nulle part un tel mariage des pierres et de la nature... mais aussi sachant combien d'œuvres admirables, — les statues des athlètes, des dieux, — qui se trouvaient sur ce sol, ont péri, il se sentait plein d'amertume et de tristesse. Le hasard seul nous a conservé quelques œuvres (presque toutes étaient de bronze et on les a fondues). Si les Anciens revenaient, ils riraient de nos admirations. C'est cela que vous trouvez beau ! Ah ! si vous aviez vu... La terre est jonchée d'anémones, d'euphorbes, de pâquerettes, — et, un beau matin, elle se couvrit d'orchis faux-bourdon. Le temple de Jupiter, il n'en reste que le soubassement, mais dans l'herbe sont amassés les tambours des colonnes, tels d'énormes rondelles de pierre grise (de la coquillière) roulées par des géants. C'est là qu'habitait le Zeus de Phidias. Les temples de Sicile, me dit Gide, ne donnent pas une impression plus formidable. Certains de ces fûts couchés dans l'herbe, à demi enterrés, — chus d'un désastre obscur, — ont un aspect géologique. Hélas ! au nom de la piété, Théodosie fit démolir le temple, et plus tard d'autres invasions, d'autres religions aggravèrent la ruine. Profitons, — nous l'avons fait pendant cinq jours, — de ces ombrages religieux et de ces pierres, car l'École allemande en poursuivant ses fouilles devra tout saccager pour chercher d'improbables trésors. Nous sortons des terrains antiques, passant sous

la voûte du stade, et arrivons dans les champs où fut jadis l'Hippodrome. Des moutons y paissent. Voici d'abord une petite fille, puis un jeune garçon couché dans l'herbe. Nous décidons d'être habiles, mais déjà le paysage virgilien nous invite à l'idylle et l'enfant *recubans* qui de loin paraît beau, un peu gêné de son attitude, curieux aussi, s'est levé. Nous saluons en passant. L'enfant sourit. Gide m'a recommandé la froideur. «Tu manques tout à fait d'hypocrisie», me dit-il... Pour cette fois, du moins, je gardai mon sang-froid, rentrant mon sourire, et nous gagnons la route. Devant nous s'élève le Cronion, montagne sacrée dominant les temples. Tout le long du chemin où croissent des vignes, des équipes de paysans, de paysannes, d'enfants bêchent la terre amollie par les pluies. L'air est piquant malgré le soleil et nous sentons l'envie de marcher ; on nous dit bonjour ; des familles, des enfants passent juchés sur des ânes. La douceur des côteaux, la transparence des feuillages et la rigueur que donnent à la nature les cyprès disséminés, la roche partout présente en Grèce, nous conquièrent ; nous avançons ravis. La campagne est couverte de troupeaux et de travailleurs chantant qui élèvent la voix quand nous passons. Un vigneron — c'était un sain gaillard souriant — nous apporte au bord de la route une carafe et un verre qu'il rince d'un peu de vin rose, puis qu'il emplit pour nous tour à tour, à la fois poli et amusé, posant l'éternelle question : Quelle est votre patrie ? Ce vin résiné, mousseux, un peu sucré, nous parut délectable. Nous revenons sur nos pas ravis par cette promenade et pleins de projets. Le jeune et beau berger n'a cessé de nous émouvoir. Gide souhaite que j'aille à l'hôtel chercher les «petits jeux» qui amuseront l'enfant et la petite fille, — nous les entendons rire et siffler tous deux dans l'herbe, — alors qu'il restera dans les ruines calmement à repasser les *Odes* de Keats que de temps à autre je lui fais réciter. Quand je reviens, Gide n'est pas dans les ruines. Je ne songe pas d'abord à monter vers le troupeau (séparé de moi par un fossé), tant Gide craignait de s'approcher des enfants sans les jeux. Mais enfin je le découvre au milieu du troupeau qui vient d'assister à la naissance d'un agneau. Le prétexte était bon pour s'approcher ; les deux enfants, paraît-il, étaient tout heureux de l'accouchement qui se fit très simplement sur l'herbe, sans émotion de la part de la brebis. Elle est debout, tranquille, léchant l'agneau exposé au soleil ; il tremble un peu,

mais déjà, frémissant, il essaie de se lever sur ses pattes ; il y parvient parfois, puis retombe. Dans deux heures, seulement, il aura le désir de têter. Gide a félicité la petite fille à qui appartient la brebis en lui donnant une pièce, puis nous exhibons les jeux ; aucun succès ; ce n'est pas le genre de ces enfants. La fille, petite femme de quinze ans, brune et courte, assez belle, a je ne sais quoi de renfrogné, et le garçon, âgé de quatorze ans, dans l'épanouissement de l'adolescence et de la santé, a des goûts sérieux. Lui aussi nous demande quelle est notre patrie, et nous dit que ce sont d'abord des Français, avant les Allemands, qui ont fouillé Olympie. Puis de citer avec admiration le nom de Coubertin qui a restauré les Jeux, à qui une stèle est élevée près des ruines. L'enfant se montre bien soucieux des progrès de l'Allemagne et plaint le sort de la Tchécoslovaquie. Il nous demande avec une timide angoisse si Memel est pris... Oh ! nous étions bouleversés par ce petit berger inquiet du sort de l'Europe, songeant parmi son troupeau au vaste monde. Sa curiosité, sa ferveur et la grâce qu'il y joignait, les yeux suppliants, buvant nos paroles, montraient tout ce que la jeunesse a de pur et de saint. Je sentais devant lui mon cœur se fondre... Je revis plusieurs fois ce petit Grégorios passant tout le jour à peu près solitaire, et si joyeux d'avoir des visites. Il nous demandait avec fièvre, le premier jour, si nous partions déjà le lendemain. Son regard aimant, son sourire et sa manière de nous embrasser quand nous le quittions, nous poignaient. Quel empressement il mettait pour nous rejoindre dans l'herbe quand il avait dû nous quitter (ce qui arrivait toutes les cinq minutes) pour rassembler son troupeau. Nos colloques étaient à chaque instant interrompus ; il se levait, jetait des pierres aux brebis pour les rappeler et sifflait joliment, un doigt dans la bouche. Son chien inactif dormait. Nous suivions des yeux, ravis, cet enfant s'armant de sa houlette, si vif, si naturel et chargé de pensées. Il revenait palpitant se blottir près de nous, tout rempli de questions ; il voulait tout apprendre, tout retenir. Une admiration, un respect infini l'animaient, sans nul soupçon du trouble qu'il pouvait nous donner. Bientôt je me sentis tout épuré près d'un être si pur, doutant, certes, d'être digne d'aimer et d'approcher tant de noblesse, mais m'oubliant en elle, reconnaissant... Il fallait à chaque instant dire à Grégorios des mots français, des mots anglais. Il nous fit lire du grec. Je

comprenais ses explications, buvant à mon tour ses paroles. Sachant que j'étais au collège de Spetsai, il me supplia plusieurs fois de l'emmener là-bas. Sans doute n'ai-je point parmi mes élèves d'enfant aussi digne d'apprendre... Chaque jour, matin et soir, je fus près de l'enfant ; malgré les amitiés sans nombre que nous fournit Olympie, je sentais l'obligation de le revoir. Chacune de mes visites me reste bien présente, particulière, et cependant elles se mêlent dans une sorte d'émotion indistincte qui me réchauffe quand j'y songe.

Nous vîmes et revîmes le Musée ; il est surprenant. Les deux frontons du temple : celui qui dit l'histoire d'Oenomaos, et le Combat des Centaures et des Lapithes que préside Apollon, dans leur vigueur et leur sérénité, sont prodigieux. C'est là un des plus exaltants spectacles qu'on puisse voir. La sculpture, ici, encore un peu archaïque, est maîtresse déjà du mouvement et n'a point perdu le sens du surhumain ; il semble que les héros du fronton descendent droit du ciel ; on se sent pénétré d'une vie ardente et comme décuplée devant une force si neuve ; l'œil ne peut s'empêcher de caresser, de pénétrer ces formes pleines et simples, remplies, jusqu'au fond du marbre, d'animation. À quel point la matière s'émut sous le ciseau des sculpteurs, on le comprend soudain en comparant dans les statues les parties originales aux parties refaites, en plâtre, qui restituent tant bien que mal l'ensemble. La sauvagerie, la brutalité, la passion dans le Combat des Centaures atteignent le paroxysme, — mais malgré tant d'ardeur, que de formes sereines : les visages sont à peine froncés et les corps frémissants conservent l'harmonie. Les mains des Centaures barbus sont égarées sur la chair des femmes et s'y cramponnent. C'est en vain qu'on leur déchire une oreille pour leur faire lâcher prise ; celui-ci plein de furie mord le bras d'un garçon qui se débat pour n'être pas enlevé...

On voit aussi les métopes du temple : ce sont les Travaux d'Hercule. Tout, là, est noble et familier ; le moindre fragment est digne encore de l'Olympe et donne un regret infini de cette félicité perdue. Un plan en relief récemment dressé dit l'importance d'Olympie ; on en voit les temples et les monuments tout entourés de beaux arbres et de statues ; cela donne une invincible nostalgie. L'Hermès de Praxitèle, que l'on admire placé seul dans une salle tendue de gris, est fort beau. La

chair fondante, éblouissante et dorée du jeune homme, son attitude tendre, n'empêchent pas sa forme d'être sévère. Que l'on préfère les primitifs ou Phidias, il faut saluer la beauté de cette œuvre, une entre autres, la seule retrouvée, qui se dressaient sur ce sol que nous avons si ardemment parcouru.

J'ai maintenant dit, sur les ruines et le Musée, le peu dont je suis capable. Nous vécûmes ravis dans leur voisinage, sans nous lasser d'admirer la bucolique nature et le charme agreste, naïf de ses habitants. Je n'ai guère que de bons souvenirs des enfants et des jeunes gens de là-bas. Je ne saurais évoquer sans émotion leurs francs et sains visages et la tendresse spontanée qu'ils m'offraient. Je sais le nom de plusieurs qui seront, me semble-t-il, pour des années comme un doux réconfort. Gide eut avec ses jeux un succès infini ; il y eut des scènes au bord de la rivière, il y en eut d'autres dans une plantation de cyprès ; les enfants étaient affolés, excités, enhardis. À la veille de notre départ, il faut l'avouer, — c'était un dimanche, — tous ces enfants désœuvrés attachèrent un peu trop d'importance à notre compagnie ; nous ne pouvions plus nous en débarrasser ; plus de vingt, peut-être trente (et souvent de l'âge le plus tendre) nous suivaient, et cela jusqu'au fond des bois du Cronion... Tout cela fit un peu d'émotion dans le pays, et il me parut que les familles s'inquiétaient de nos involontaires (?) conquêtes.

Gide, à Olympie, malgré un peu de fatigue, sentait que ce refuge, cette halte étaient un des lieux les plus enchanteurs du monde — et de sa vie — et s'offrait à tant de bonheur. Je me reproche de ne pas davantage noter les propos que nous échangeions ; chacun dans notre pleine liberté, respectant le silence de l'autre, parlions quand une émotion vive ou un souvenir nous traversait. J'avais dans mon sac l'*Histoire universelle* d'Émery, Gide me l'emprunta, mais dès les premières pages, il fut choqué que les hypothèses sur l'origine du monde et de la vie fussent offertes, d'une façon primaire, comme indubitables. «Que l'on rejette la fable et les cosmogonies, qu'on se débarrasse des explications religieuses et de leurs mystères, je le veux bien, c'est un progrès, mais qu'on ne supprime pas le mystère lui-même. Le voici justement qui s'est réfugié dans la nature, le voici sur la terre. C'est le but des communistes de vouloir tout éclairer, de vouloir supprimer cette ombre dont l'esprit a

besoin autant que de lumière. L'origine de la vie reste absolument inconnue jusqu'à ce jour et c'est cela que soulignait avec émotion Claude Bernard.» (Gide lit en ce moment des morceaux choisis présentés par Jean Rostand.)

... Que je revoie encore un instant ces mille liens tissés de sympathiques regards, de sourires, de silence, qui m'attachaient à Olympie, qui m'empêchaient de faire deux pas sans amour dans la tendre nature ; la douceur calme du passé et la tendre fraîcheur des habitants d'aujourd'hui, tout concourait à pénétrer mon cœur. Je désirais fort à mon tour donner la joie qui m'emplissait. J'allais sans ombre et j'étais tout illuminé de voir que mon soleil était reçu, qu'il éveillait les sourires et qu'on voulait bien se chauffer près de lui.

Le dernier jour fut diluvien. Mon carnet en profita. Nous fûmes au Musée le matin ; le tantôt, prenant mon courage, j'entrepris d'aller retrouver pour lui dire adieu Gregorios à l'endroit assez éloigné où il m'avait dit qu'il ferait pâître ce jour-là. La pluie et la boue me battaient. Je ne voyais personne dans les champs ; les sentiers devenaient des cascades ; dans un hameau, on m'assura qu'il faudrait encore marcher plus d'une heure ; je dus renoncer à la course, et je laissai à un garçon de confiance le cadeau que j'apportais au berger.

... En prenant l'autobus, point trop matinal, pour Tripolis, je vis passer et venir à moi un jeune paysan partant au travail en tirant son mulet ; il me tendit la main et son franc sourire. C'était Dionysios ; un ami nocturne. Presque tout le jour, en diligence, nous parcourûmes l'Arcadie ; rien de plus varié, mais ce qui domine n'est sûrement pas la douceur ; c'est Olympie qui serait arcadienne au sens des poètes. La propre région d'Arcadie est le plus souvent âpre et rocheuse. Parfois même on songe aux Alpes, car tout s'envahit de sapins. Nous traversâmes le pont d'Érymanthe et des villages suspendus au-dessus des ravins. À chaque instant sur la route, des troupeaux que gardent de charmants enfants donnent, dans ce pays qui semble vierge, le désir de faire du camping. C'était dans ces régions qu'autrefois le dieu Pan se cachait...

... Nous arrivons enfin en vue de Tripolis. Il est au moins quatre heures. La ville est précédée d'une allée de bouleaux majestueux. C'est

là, pensons-nous, que se fait la promenade du soir. Le car s'arrête sur la grande place, fort vaste en vérité, toute bordée d'arcades. Nul beau magasin, mais des échoppes et, sur le milieu de la place, ravinée encore par l'hiver, des groupes de paysans. On nous conduit à l'Hôtel Sémiramis, bâtiment tout moderne et non sans prétention. Un bataillon de grooms et de petits valets sont en train d'astiquer les marches et les tringles de l'escalier. On attend force clients pour les fêtes de Pâques, et l'hôtel est sens dessus dessous. Nous périssons de faim ; on nous apporte un poulet froid, puis, avant une sieste bien légitime, nous parcourons la ville. Nul souvenir antique, et cependant le caractère de Tripolis est des plus particuliers. On me dirait que je suis à Samarcande, je le croirais, disait Gide. Est-ce l'influence turque ? Les rues ont l'aspect de bazars, de souks. Certains métiers s'exercent en plein air ; chaque boutique est pleine de petits apprentis. Souvent les magasins se décorent de tissus bariolés et en ce moment, pour Pâques, regorgent de cierges de couleur. Les tisserands tendent leurs fils au fond des impasses ; les chaudronniers, les teinturiers travaillent dehors selon leurs rites primitifs. Les bourreliers réparent de magnifiques harnais argentés et des colliers de perles bleues pour les chevaux. Nous rencontrons, il va sans dire, de la jeunesse. Plein d'illusions, faisant mille rêves, j'admire tout le monde et j'imagine des conquêtes... Nous entrons dans un square où des enfants jouent... Puis décidons d'aller, après la sieste, au cinéma ou à l'église, histoire de voir le peuple. Quand nous avons dormi pendant une heure, je laisse Gide entrer au cinéma et rôde dans la ville où tombe le crépuscule. Je ne vois rien de remarquable ; les soldats de la garnison se promènent lamentablement. Gide est sorti presque aussitôt du cinéma, vraiment trop ennuyeux, malgré le petit contrôleur au désespoir. Je le retrouve à l'hôtel. On entend sonner les cloches ; l'office du Mardi Saint va commencer. Nous entrons à la cathédrale. Quel charivari ! Voici d'abord des gosses près d'un sacristain qui se chauffent à un brasero ; on nous fait place. Ensuite, en cavalcade, tous montent dans les tribunes où sont d'autres enfants qui crient et remuent les pieds. C'est une partie de cache-cache. Naturellement nous y allons voir. Mais un papas vient mettre de l'ordre ; l'église se remplit. Nous sortons.

... Le lendemain matin, nous avons demandé une auto pour aller voir Sparte et Mistra. Le ciel est resplendissant. De mon lit, je voyais tout à l'heure dans l'azur un cyprès où couraient s'aimer des pigeons. Nous quittons la ville ; chacun à sa portière s'émerveille, tendu vers le paysage et les enfants qui nous saluent le bras levé. Au loin brillent des neiges. Nous évoquons en route nos souvenirs de Xénophon et de Plutarque. À chaque instant nous espérons voir surgir le Taygète. Parfois nous traversons des collines absolument nues, et d'autres fois dans l'ombre, sur la terre plus riche, croissent, sauvages, des iris. Gide garde l'habitude, même en roulant, d'herboriser ; il reconnaît de loin les fleurs, les distingue dans l'herbe, et fait arrêter la voiture quand il en voit d'inconnues... Voici la masse blanche du Taygète ; large, imposant, il domine la ville brillante et neuve qu'est Sparte ; la voici séparée de nous par le sinueux Eurotas encombré de roseaux. Surprise, ce fleuve est peut-être une rivière ; en cette saison, du moins, il y coule de l'eau. En été, nous dit-on, on se baigne dans la piscine Amalia creusée sur la rive. En ville, où le soleil darde, nous mettons pied à terre pour boire un ouzo et envoyer une carte à Schlumberger. Sparte est propre et riante, coupée de larges avenues ; ses maisons blanches étincellent, protégées de loin par l'éblouissant Taygète. Gide est frappé par la splendeur des pharmacies. Près du marché, où sont groupés des bêtes et quelques paysans, s'ouvre un jardin de plantation récente ; sous les jeunes ombrages, assis sur des bancs, des flâneurs assez beaux, et quelques gosses, le diable au corps, usant leur vacance. La voiture nous emmène à Mistra ; nous retrouvons l'Eurotas qui descend clair de la montagne. Des bois apparemment sacrés d'oliviers, et quelques aloès, rendent la route ombreuse et bleutée. La neige et les glaciers là-haut éclatent de lumière. Voici sur un aride rocher roux la lourde couronne et les créneaux du château de Villehardouin. Des genêts croissent dans les pierres. Il conviendrait, pour suivre Barrès, d'avoir des émotions nationales. Mais nous ignorons si ce Villehardouin est le chroniqueur ou son parent. Cependant Mistra nous enchante. C'est une ville morte, comme les Baux, où du roc même naissent d'adorables églises ; leur pierre avec les siècles s'est fanée et dorée, et les petits toits ronds de tuiles qui marquent l'absidiole et les chapelles se serrent modestement autour des clochers.

La ville est sans ombre, il faut gravir en suant de mauvais sentiers pour aller d'une église à l'autre ; chacune est différente et cache dans son ombre une fresque effritée ou le tombeau de quelque Paléologue. Gide me laisse aller seul, escorté d'un gendarme spartiate étincelant de jeunesse. Le couvent de la Péribleptos, habité par quelques vieilles, a gardé intactes des fresques dont la beauté est digne d'Assise... Enfin je rejoins Gide près d'un sauvage bambin qui lui a montré des tortues. Le gendarme, qui parle un peu le français, m'a raccompagné et n'accepte pas sans peine un pourboire.

Nous retournons à Sparte déjeuner — si l'on peut dire. Le restaurant que tous nous indiquent ne sert ni viande ni poisson ; c'est la Semaine Sainte ; il faut se contenter d'un brouet noir de lentilles, d'une omelette aux graillons et de yaourt. Sans attaches et doucement émus, nous flottons sur la ville, éveillant quelques sourires. Je rêve de ces vies inconnues, et des soirées spartiates que nous ne verrons pas. Au retour, nous nous arrêtons dans un hameau où deux enfants jouent au cerf-volant ; ils nous saluent gentiment et placent aussitôt dans les mains de Gide la longue et périlleuse ficelle. Nous rentrons assez tôt à Tripolis pour faire la sieste, puis nous allons à l'église. Près de l'iconostase, dans une sorte de banc d'œuvre, quelques enfants turbulents sont déjà installés ; nous nous approchons d'eux ; ce ne sont que rires et lutineries. Peu à peu l'église s'allume et s'emplit. On brûle quantité de cierges. Des policiers pressent la foule pour laisser un chemin libre dans la nef. La cérémonie commence ; il nous serait difficile maintenant de sortir sans scandale. Nous n'en avons d'ailleurs pas envie, malgré la chaleur étouffante. Nous restons deux heures debout parmi les fidèles à l'air de souche, dont pas un ne prie, ni ne paraît méditer. Mais il y a les enfants au milieu desquels nous sommes plongés et, parmi eux, un maigre petit garçon aux yeux noirs dont le sourire angélique nous fait fondre le cœur. L'enfant est comme fasciné et ne peut s'empêcher de regarder Gide, vibrant, bouleversé. Le prêtre lit le récit de la Passion, coupé par quelques motets de chœurs. Un de mes jeunes voisins me passe le propre de la Semaine Sainte et, tant bien que mal, je suis l'office en profitant des chauds regards et des sourires enfantins qui m'entourent. Je suis ému par tant de tendresse diffuse, et les bribes que je comprends du

Discours Eschatologique. Enfin la cérémonie finit, les enfants s'éloignent. Nous les suivons jusqu'au parvis. Celui qui fut si beau se retourne, illuminé. Beaucoup de ces petits nous tendent la main avant de disparaître. Cette sortie d'église est joyeuse comme un retour de cinéma... En dînant, Gide assez mélancolique me confiera qu'il se sentit profondément épris de l'enfant au merveilleux sourire...

Aucun de ces gosses ne fut visible le lendemain matin, jour du départ. Du moins, personne dans les rues ne me dit bonjour. Pendant que j'attendais le car sur la place, Gide entra dans la métropole qu'un sacristain balayait. Un chantre de seize ans, aux cheveux blonds frisés, lyrique, s'exerçait, jouant avec des gamins ; il en saisit un à bras le corps et l'offre à Gide en riant. J'entrai à mon tour dans l'église ; le sacristain nous donne quelques roses ; nous sortons escortés des enfants et du chantre. De Tripolis à Argos, la route est assez nue ; quelques villages haut perchés, des caravanes d'ânes, des bergers en rompent la monotonie. Nous déjeûnons pendant la halte d'Argos, puis passons devant son théâtre. Nous traversons Némée, village sur la route, sans aucun mystère. À Corinthe, nous descendons ; des enfants jouent sur le trottoir ; l'un d'eux, brun et fort, nous conquiert au passage. J'ai près de moi, dans le car, un jeune paysan dont le sourire m'embaume. Nous traversons le pauvre Canal qu'un éboulis en ce moment bouche. Il paraît court et malingre, près des canaux de Russie ! Après Corinthe, longeant la mer, la route devient merveilleuse. L'eau est couleur de saphir et baigne des montagnes dévorées de soleil. Cette côte édenique est déserte ; pas la moindre maison ; le paysage est vierge. Parfois, des pins longent la côte. Nous traversons Mégare, puis Éleusis. Les bergers ici ne sont plus aussi jeunes, semble-t-il ; ce sont souvent des adolescents. Enfin voici l'Hymette gris et pur ; nous distinguons déjà le Lycabète découpé et, enfin, ce rocher vêtu de colonnes que le soleil déclinant dore. Nos yeux dans l'horizon le cherchaient ; une séculaire émotion nous dirigeait vers lui ; tels d'anciens Grecs, nous aspirions à le revoir. Nous débarquons dans un faubourg ; une nuée de faquins et d'enfants se précipitent vers nous ; le gérant bien mis d'un café distribue coups de poing et coups de pied aux gosses... Nous arrivions à l'Hôtel Mistra, quand voici, dans la rue, Théo. Il court à la voiture, nous débarrasse. La

rencontre est providentielle ; il part dans une heure pour passer Pâques au Mont Athos. Sur son conseil, nous allons à la petite église de Capnicaréa où s'entendent, dit-il, les chants byzantins les plus purs. Une atmosphère de fête règne sur la ville ; la foule accourt à chaque église ; la nuit est tiède ; on laisse ouvertes les portes ; beaucoup suivent l'office de la rue dans une odeur d'encens. Le soir, à table, Gide lit en mangeant un immense courrier ; je le reconduis à l'hôtel, puis vais m'égarer dans le parc.

Le Vendredi Saint, le bruit court dans Athènes que l'Italie vient d'attaquer l'Albanie, — bientôt il se confirme. L'indignation et la panique vont se répandre sur la Grèce pendant plusieurs jours... Le soir, Merlier nous emmène au cimetière où a lieu une antique cérémonie. Nous rencontrons en route, sortant d'une église, la procession de l'Épita-phe. Chaque paroisse, ce soir, promène dans les rues la sienne. Une fanfare et des evzones précèdent le clergé portant sur un brancard chargé de fleurs et de lumières le suaire brodé. Des gens en uniforme, en costume de fête, marchent un cierge à la main, causant entre eux. Malgré la marche funèbre qu'on joue et les pas lents du cortège, — on lance les jambes en avant, on frappe le talon, — la procession n'arrive pas à être lugubre. Trop de fleurs déjà, et l'assurance dans la nuit tiède que le printemps va venir, qu'il est là... Quand nous arrivons à la porte du cimetière, la foule en sort ; on nous laisse pénétrer dans l'immense jardin désert où sur chaque tombe on a posé, tremblants, de petits cierges. Les profondes allées brûlent de feux follets ; les noirs cyprès s'éclairaient. Les tombes riches sont ceintes de lumières ; il en est d'autres sans fleurs, sans dalles, où seule brille une petite flamme fichée dans la terre nue. La foule s'est retirée, laissant brûler dans la nuit les veilleuses. Quand nous sortons, paraît devant nos yeux le Lycabète incandescent. Une procession tournoyante, enflammée, descend ses pentes et se répand sur la ville. Tout l'air est plein de cloches ; les sonneurs sonnent à la volée. Dans le lointain, les flons-flons d'une marche funèbre. L'auto se fraie avec peine un chemin parmi le peuple nombreux et surexcité...

... Il ne fut pas facile de déjeuner le jour de Pâques aux exilés que nous étions. Les restaurants étaient fermés. On nous servit dans une gargotte un insupportable repas. (Nous évoquons les petits plats de

Stoïzi et lui écrivons une carte consolatrice...) Devant de petits cinémas borgnes grouillant de gosses hâillonneux ; certains, l'air hardi, rassemblent leurs sous, et entrent. Gide voudrait terriblement les suivre. Les trottoirs, ce jour de liesse, sont couverts de peaux d'oranges. Nous attendons l'autobus de Daphni, par bonheur à l'entrée d'un cinéma crasseux. Là-bas, des pins magnifiques répandent leur ombrage. Nous entrons bientôt dans l'église qu'un cloître charmant précède. Bonheur parfait devant les mosaïques à fond d'or qui animent les murs. Gide ne pense pas que Ravenne soit plus beau. Les mosaïques les plus anciennes, non pas brillantes, mais pâles, vert tendre et vieux rose, me transportent. Quelques adolescents, les yeux au ciel, venus en partie de plaisir, admirent les plafonds embellissant l'église. Le ministère du Tourisme vient d'ouvrir à Daphni un pavillon où nous prenons un thé abondamment servi ; nous avons grand besoin de nous sustenter après notre repas exigü. Chose étrange, le thé du pavillon a un goût de hareng saur... Sans nous attarder plus à Daphni, nous revenons errer dans Athènes, attendant l'appétit. La foule excitée, un peu lasse, revient de la campagne. Peut-être Gide aurait-il aimé s'asseoir dans un cinéma louche ; je regrette à présent de n'avoir montré aucun enthousiasme.

Lundi de Pâques.

Jusqu'au dernier moment, — nous devions partir à 11 heures pour Rhamnonte, — le Ministre espéra nous accompagner. Un premier coup de téléphone confirmait le rendez-vous... mais pendant que nous attendions la voiture, il nous fait savoir que celle-ci viendra sans lui ; les dépêches reçues de France l'obligent à faire aujourd'hui des démarches. Tout étant prêt pour le pique-nique, nous n'avons qu'à disposer de l'auto. C'était une Ford aguerrie ; il en était bien besoin car, passé Marathon, la route de Rhamnonte est une piste torrentueuse. Cela préserve ces lieux du tourisme ; nous sommes absolument seuls. De loin en loin, quelques hameaux ; les paysans vivent dans des huttes de branches, comme des nègres ; leurs troupes couchent sous des

rotondes de fagots, à ciel ouvert. Le chauffeur, qui a fait cependant plusieurs fois l'excursion, a la bonne idée de se fourvoyer ; nous descendons de voiture pour demander le chemin à quelques bergers tandis qu'accourt essoufflé, curieux, un jeune garçon souriant. Nous repartons avant de le bien voir. Un profond appétit nous anime ; il est plus de deux heures lorsque nous arrivons aux ruines. Le soubassement du temple de Némésis, en marbre blanc, s'élève devant le golfe de l'Euriepe et l'île d'Eubée qui ferme longuement l'horizon. Des rochers abrupts, couverts de joncs marins, nous séparent de la mer. Aujourd'hui, le ciel est plombé ; la mer paraît de métal. Des mouettes grises rôdent. Parfaite solitude, — les clochettes auxquelles nous prêtons l'oreille sonnent très loin, par-delà les ravins. Les fûts des colonnes qui survivent ont ceci d'étrange qu'en plus des cannelures, elles portent à la base un évidemment, un feston. Nous croyons, à la première, qu'elle a été mise sens dessus dessous, mais toutes ont à la base ce curieux ornement. Pendant que nous contemplions, le chauffeur, sur le parvis de la déesse, à l'abri d'un petit mur, avait disposé le couvert. Le repas fut exquis, arrosé d'un chablis dont nous buvons un verre à la santé du ministre... Longuement nous remplissons nos yeux de ce site sauvage ; descendre à la mer serait une trop grande entreprise. Nous admirons une fois de plus combien les moindres pierres laissées par les Grecs font corps avec le paysage, semblent nées du sol même. Ici nulle bravade comme à Rome, mais un profond naturel, une respiration secrète... Nous demandons à la voiture de nous suivre de loin ; nous désirons marcher. Un troupeau de chèvres lyriquement encornées nous arrête au passage, et quelques fleurs champêtres. La voiture nous rejoint, nous y montons, puis faisons arrêter non loin de l'endroit où se trouvaient tout à l'heure les bergers. (Gide prétexte le désir d'une tasse de café. Ah ! dis-je, je découvre l'étendue de vos vices.) Chacun s'empare d'une orange et demande au chauffeur d'attendre. Les bergers sont assis près de leur cahute, là-bas, au sommet d'un champ. La distance ne nous effraie pas... Ils sont quatre qui se lèvent à notre arrivée. Un garçon de vingt ans, robuste et coloré, les boucles noires en désordre ; un autre, à peine plus âgé, vêtu d'un vieux manteau militaire ; un enfant de quatorze ans, l'air un peu annamite — c'est lui qui courait ce matin vers nous, — et puis un tout petit, rieur et

débraillé. Nous donnons nos oranges aux enfants ; le gars frisé refuse les cigarettes, mais l'autre les accepte. On nous sourit, puis on nous fait entrer dans l'unique salle de la mesure. D'un côté, c'est l'étable, et de l'autre, sous le toit de tuiles mal jointes, le réduit des bergers. Sur des grabats de planches, les rèches couvertures, un âtre plein de cendres et quelques vieilles casseroles. D'un commun accord, nous pensons que, malgré les puces, il serait bon de dormir là une nuit. Si nous pouvions avoir un accident d'auto ? Nous voici de nouveau dans les champs, parmi les chèvres, les moutons ; le plus âgé des garçons sort de sa poche une carte de Grèce et la regarde avec inquiétude ; les graves nouvelles sont montées jusqu'ici. Je fais chercher aux enfants sur la carte Ramnous, où nous sommes, et Athènes. Avez-vous vu là-haut les temples ? disent-ils. Ils sont de marbre... Le plus grand troupeau appartient au petit garçon ; son père est riche, nous dit le garçon frisé. Un manteau de bure pend à son épaule ; il s'appuie sur un bâton ; j'ai dit que ses cheveux bouclés sont en désordre ; ses yeux noirs un peu ronds se fixent tendrement sur nous ; son teint est enflammé. Tous ont des parents, sauf lui... Il nous faut enfin laisser ces rustiques enfants. Que leurs manières et leur accueil sont nobles ! Tout chez eux respire l'antique civilisation. Nous donnons des poignées de main, mais le berger frisé, se saisissant de la main de Gide, la porte à ses lèvres. Gide, étonné, prêt à fondre en larmes, baise à son tour la main du garçon. Nous descendons bouleversés ; nous retournant souvent avec de grands gestes. Gide a des sanglots dans la voix ; il regrette de n'avoir pas baisé au front l'enfant en signe de bénédiction, mais il était trop troublé ; l'enfant l'aura compris. Pour un moment pareil, il valait, certes, d'être venu si loin. Nous recevions sur le sol même de la Grèce la frémissante impression de l'antiquité. L'heure grave, l'inquiétude politique ajoutaient leur angoisse à notre apparition qui semblait aux enfants être un signe d'espoir.

Le chauffeur, en rentrant, nous arrête sur le champ de bataille de Marathon. Une stèle s'y élève, copie du fameux Hoplite. Nous gravissons un tumulus où furent, dit l'histoire, enterrés les 192 Athéniens tombés à l'ennemi. L'idée de la guerre nous hante depuis plusieurs jours. Ici, sur ces champs héroïques, plane une grande paix...

Les faubourgs d'Athènes, Athènes même, débordant de passants, de promeneurs, nous rappellent que c'est le lundi de Pâques. On revient de fêtes champêtres, de pique-niques. Que de joie, que de lascivité sous le soleil mourant ! Nous faisons quelques pas au Zappeion. Je n'ai pas dit combien Gide aima le Jardin Royal ; il n'en connaît pas de pareil ; ses labyrinthes, ses bosquets, les arbres de Judée, les glycines qui le parent en ce moment le charmaient. À toute heure des enfants y jouent. Et sur des bancs des garçons rêvent. Ce jardin d'ombre et de détours paraît immense ; je n'y entre jamais sans m'y égarer et crois ne l'avoir pas tout vu.

... L'auto de K[yriazis] nous emmène à Sunium. Comment trouver des expressions nouvelles pour définir ce temple dont les colonnes sont d'argent ? Tout est blancheur dans ce marbre élevé à Poséidon. La mer Égée brille à nos pieds toute semée de caps, d'îles et de promontoires. Quelle invite au voyage ! Les îlots noirs prennent un relief étrange sur l'eau claire et en regard des colonnes immaculées. Mythologique, une chèvre suspendue dans les pierres inspecte l'horizon ; à ses pieds sont blottis des cabris. Quelques hommes, ouvriers et marins, arrivent devant le temple ; ils sont venus pour lui. Ils palpent les colonnes, découvrent les restaurations. Ils s'asseyaient enfin pour contempler. Une famille zurichoise près d'eux, avachie, fait piètre figure. Au retour, Gide est assis entre Mme, M. et moi ; faute de mieux, je reçois à chaque petit berger qu'on croise un coup de pied ou un coup de genou...

Encore grâce à K., nous visitons le lendemain le merveilleux Musée Bénaki, puis les fouilles américaines de l'Agora sous la conduite d'une femme qui est là depuis le premier jour, depuis neuf ans. On a dû exproprier, et détruire tout un quartier au pied de l'Acropole. Ce ne fut pas en vain. L'agora a livré des œuvres, des objets dont on n'avait encore nul exemple. Voici des bols venant du Prytanée ; on a inscrit dans le fond une marque : *Bien public*, pour empêcher les gens de les emporter chez eux. Voici des bulletins de vote. Nous eûmes une grande émotion, dit notre guide, le jour où au fond d'un puits nous trouvâmes cinquante ostraka, tous de la même écriture. Notre admiration pour les Grecs était tristement ébranlée. Pour nous rassurer, nous avons pensé qu'on distribuait des bulletins écrits d'avance. Nous descendons aux

fouilles : toute la vie de l'époque classique est en train de surgir. Voici la tholos où les prytanes prenaient leurs repas en commun. Voici les conduites d'eau que Pisistrate par démagogie, fit établir ; elles peuvent encore fonctionner. Et puis cette piste, c'est la route qui fut utilisée pour venir à Athènes depuis les temps préhistoriques. La ferveur de cette femme — on voyait son visage trembler, se crispier en parlant des Grecs (peu habituée au français, elle cherchait lentement ses mots), — m'a réconcilié avec l'archéologie. C'est ainsi que je la comprends, faite avec amour, avec larmes, et, loin de dessécher le cœur, le nourrissant aux sèves du passé.